

Aperçus de la correspondance de Joseph Quesnel

John Hare

Volume 20, numéro 2 (59), hiver 1995

Archéologie du littéraire au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201168ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201168ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hare, J. (1995). Aperçus de la correspondance de Joseph Quesnel. *Voix et Images*, 20(2), 348–361. <https://doi.org/10.7202/201168ar>

Résumé de l'article

Résumé

L'auteur le plus connu de la fin du xviii^e siècle, Joseph Quesnel, n'a pas seulement écrit des poésies, du théâtre et de l'opéra. Il a aussi entretenu une correspondance assez diversifiée avec sa famille et un réseau de proches, parmi lesquels figurent l'imprimeur John Neilson et l'avocat Pierre-Louis Panet. John Hare qui prépare une édition critique de cette correspondance en présente ici un aperçu en insistant sur la valeur socioculturelle, historique et littéraire de ces lettres pleines d'esprit. Le Québec, mais aussi Londres, Paris et le Bordeaux des années 1780, apparaissent au détour de cette correspondance dont les derniers plis nous mènent jusqu'à 1809, année du décès de l'auteur.

Aperçus de la correspondance de Joseph Quesnel

John Hare, Université d'Ottawa

L'auteur le plus connu de la fin du XVIII^e siècle, Joseph Quesnel, n'a pas seulement écrit des poésies, du théâtre et de l'opéra. Il a aussi entretenu une correspondance assez diversifiée avec sa famille et un réseau de proches, parmi lesquels figurent l'imprimeur John Neilson et l'avocat Pierre-Louis Panet. John Hare qui prépare une édition critique de cette correspondance en présente ici un aperçu en insistant sur la valeur socio-culturelle, historique et littéraire de ces lettres pleines d'esprit. Le Québec, mais aussi Londres, Paris et le Bordeaux des années 1780, apparaissent au détour de cette correspondance dont les derniers plis nous mènent jusqu'à 1809, année du décès de l'auteur.

Quelle étrange destinée que celle d'un commerçant français nommé Joseph Quesnel se trouvant par hasard au Québec en 1779! Il avait quitté Bordeaux sur un navire, *L'Espoir*, portant des marchandises aux Américains en révolte contre la Grande-Bretagne. Le bateau pris à la hauteur de Halifax, Quesnel peut se réfugier à Montréal, grâce à la complicité de Haldimand, gouverneur de la colonie¹. Puisque l'entrée aux États-Unis lui est interdite par les autorités britanniques, Quesnel s'adresse à M^{me} Maurice Blondeau, épouse d'un des commerçants les plus en vue de la ville, femme qu'il avait déjà rencontrée à Saint-Malo. Elle y habitait avec son premier mari, le capitaine Deslandes. La destinée s'en mêle et le 9 avril 1780, Quesnel épouse Marie Deslandes, fille du premier lit de son amie; il devient aussi l'associé de Maurice Blondeau.

-
1. Lettre à Haldimand, 2 avril 1780. Dans les extraits publiés ici, nous avons retouché l'orthographe, tout en conservant les majuscules des originaux. Voici les principaux fonds d'où proviennent les lettres conservées: Collection Baby (Université de Montréal); Papiers Neilson et Fonds Lande (Archives Nationales du Canada); Fonds Baignoux Quesnel (Bordeaux).

Par la force des circonstances, il s'établit au Québec en attendant un retour possible en France et sa famille le félicite de cette décision sage. Son histoire ressemble donc à celle de tant d'autres, obligés de changer de pays à la suite de guerres ou de bouleversements. Or, une fois bien établi, Joseph Quesnel se découvre une passion pour la littérature, la musique et le théâtre. À sa mort en 1809, son ami Jacques Viger écrit : «C'est une perte irréparable en ce pays pour la littérature et la société; le deuil d'un tel homme ne peut se borner à la famille².» Quesnel entre donc dans l'histoire culturelle du Québec comme l'écrivain le plus important au tournant du XIX^e siècle.

En plus des pièces de théâtre, morceaux de musique, poésies et textes en prose de Quesnel, il reste plus de quarante lettres qui nous permettent de pénétrer quelque peu dans le climat socioculturel au Québec, entre 1780 et 1809, année de son décès. Après plus de vingt-cinq ans de recherches autour de ce personnage sympathique, il me semble opportun de publier l'édition complète de son œuvre. Le premier volume qui doit paraître en 1995 regroupera l'ensemble de sa correspondance, lettres reçues et envoyées, ainsi qu'une chronologie élaborée et documentée. Dans ce court article, je voudrais présenter un survol de cette correspondance, l'une des rares qui nous restent de cette période charnière. Français d'origine, Quesnel s'illustra en participant à la mise en place d'institutions législatives : il signe l'adresse de novembre 1784 en faveur d'une chambre d'assemblée et il sera officier rapporteur des élections dans sa région en 1796 et 1800. Par la suite, devant les agissements de la minorité britannique commis au préjudice des Canadiens, il collabore au *Canadien* à partir de 1806. Il ne faut pas oublier non plus le rôle d'animateur culturel de Quesnel, en tant que poète, dramaturge et compositeur.

La correspondance de Quesnel présente un double intérêt, historique et littéraire. Elle nous révèle aussi le tempérament d'un poète-commerçant qui n'hésite pas à manifester ses sentiments ou ses passions à ses correspondants et marque d'un trait personnel les événements parfois banals de son existence. Il sait rire des travers de la société, qu'il s'agisse de la prétention des médecins ou de l'engouement du petit peuple pour certaines méthodes prophylactiques. Même devant l'absence de l'être cher ou l'épreuve de la mort, l'épistolier garde une certaine retenue et trouve un tour spirituel pour dérider son correspondant. C'est cette distance et cet humour particuliers dont nous verrons des exemples qui rendent l'écrivain si attachant. Quesnel ne se prend pas au sérieux.

2. Lettre à William Berczy, 6 juillet 1809.

Au plan socioculturel, il nous fait découvrir certains détails de la vie privée d'autrefois : les fins soupers, la conversation badine, les traits spirituels autour des plaisirs de la chair. Les lettres adressées à sa femme et aux amis témoignent ainsi des joies et des peines de la vie de famille. Parfois, l'événement trouve un écho dans l'œuvre littéraire. Dans une lettre à l'imprimeur John Neilson, il avoue avoir perdu des pages corrigées de l'édition de sa pièce *Colas et Colinette* pendant le trajet de Boucherville à Montréal³. Et dans son poème « Le dépit ridicule ou le sonnet perdu », écrit probablement vers la même date, le poète « François » déplore avoir égaré ses vers par un trou de son habit. L'auteur sait que le ridicule ne tue pas. Il ajoute même dans ce long poème dialogué certains traits issus de la vie courante : « Madame François » n'hésite pas à sermonner son mari à propos du fait qu'elle doit s'occuper des enfants pendant qu'il essaie de pondre des vers.

Ces mésaventures renvoient justement à l'autre préoccupation de Quesnel dans sa correspondance : l'importance accordée aux arts, à la musique, à la peinture et à la littérature. L'homme apporte volontiers son aide aux personnes manifestant quelque talent. Voici une annonce parue dans *La Gazette de Montréal*, le 12 janvier 1786 :

La dame Rivière, établie en cette ville depuis quelques mois, se propose de tenir une Académie de Dessein & de peinture pour servir à l'éducation des jeunes personnes des deux sexes. [...] Elle donnera aussi des leçons aux Messieurs & Dames qui désireront apprendre cet art. [...] Ceux qui voudront voir une esquisse de ses ouvrages n'ont qu'à s'adresser à Mr. J. Quesnel.

L'importance du fait littéraire apparaît surtout dans la correspondance avec l'imprimeur de Québec, John Neilson. Cet homme dynamique participe à la fondation de deux revues culturelles bilingues : *Le Magazin de Québec/The Quebec Magazine* en 1792, et *The British-American Register*, en 1803. Quesnel collabore à cette dernière publication en y envoyant des poèmes. La disparition du périodique lui fournit l'occasion de dissenter sur les goûts de ses concitoyens. Déjà en 1790, il n'avait pas hésité à prendre publiquement position sur la querelle autour de la fondation d'une troupe de théâtre à Montréal (c'est à cette occasion que fut créé son opéra-comique *Colas et Colinette*).

La controverse remonte au 11 novembre 1789, lorsque Quesnel et cinq amis (Pierre-Amable DeBonne, Jean-Guillaume Delisle, Clément Herse, Joseph-François Perrault et François Rolland) signent un contrat avec le peintre Louis Dulongpré ; ce dernier devait transformer sa mai-

3. Voir plus loin la lettre du 21 avril 1808.

son en théâtre temporaire et en fournir les accessoires. Le dimanche 22, le curé de la paroisse de Montréal, François Dézery, dénonce cette tentative d'implantation d'un théâtre dans la ville. À l'issue de la grand-messe, Quesnel et quelques associés protestent publiquement contre cette attitude. Mis au courant de la situation, l'évêque recommande au curé la prudence. Par la suite, une polémique s'engage dans les colonnes de *La Gazette de Montréal* sur la moralité du théâtre; Quesnel y prend part dans une longue lettre signée « un acteur », publiée le 7 janvier 1790 (l'attribution est possible par la référence aux représentations de l'Opéra de Bordeaux que connaissait l'épistolier). Ainsi donc la correspondance nous permet-elle de retrouver l'homme derrière les textes et de mieux comprendre la genèse de son œuvre, tout comme tels détails de sa vie en France avant son installation imprévue au Québec, son rapport à la Révolution française ou la façon dont il s'impliqua dans la diffusion de sa dramaturgie. C'est le sens et l'intérêt social, politique et littéraire des lettres que nous verrons maintenant plus en détail.

Joseph Quesnel laisse une famille nombreuse en France et dans les colonies, notamment un oncle et une sœur à Saint-Malo, un frère à Bordeaux et un autre dans les îles Bourbon. Jusqu'à l'époque trouble de la Révolution française et au moment de la déclaration de guerre de 1792, Quesnel maintiendra sa correspondance familiale. Il peut même importer des vins de Bordeaux par l'entremise de son frère. Les aléas du commerce constituent un thème récurrent de ce type d'échange épistolaire. Le 27 février 1781, son oncle le met au courant des affaires de famille :

Depuis votre absence, ce n'est que misère et malheur dans ce pays-ci, notre commerce est presque totalement interdit. L'on ne fait rien. Il faut de nécessité absolue vivre sur son propre fond. Heureux ceux qui ont du bien pour subsister dans ces fâcheuses circonstances. Je suis fort aise du parti que vous avez pris; le temps et les circonstances peuvent changer; alors vous pourrez vous rapprocher de votre famille; pour moi je ne me flatte pas de vous revoir, mais les autres plus jeunes auront cette satisfaction.

Votre frère Pierre a fait un grand voyage à nos colonies, je crois que son projet est de tenir maison à Bordeaux et d'y faire de grosses affaires en société avec deux amis. Je désire qu'il réussisse.

Vos oncles Duquesné se portent bien ainsi que vos cousins. Je ne vous dis rien de votre sœur. Elle vous écrit. Votre frère Isaac a été pris dernièrement dans un corsaire, par deux frégates anglaises; nous l'attendons de jour à autre.

Je marie ma fille Marie-Anne avec le sieur Bourgourd, médecin. Ils m'ont chargé de vous dire bien des choses et à votre chère épouse, pour eux.

En même temps, Joseph reçoit une lettre du docteur Bourgourd qui espère le rencontrer bientôt⁴. En fait, il faudra attendre quelques années, mais, en 1789, Joseph passe quelques mois en France où il pourra goûter des soirées agréables avec sa cousine et son mari.

Lors de son séjour à Bordeaux, Quesnel a sûrement participé aux premières manifestations de l'effervescence révolutionnaire : la réunion des 7, 8 et 9 mars à l'archevêché pour le choix de quatre députés aux États-Généraux ; et les fêtes du 17 juillet, aux nouvelles de la prise de la Bastille, lorsque les jeunes affichent partout leur cocarde tricolore. Plus tard, il pourra constater les ravages de la Révolution sur les membres de sa famille puisque les fonds de commerce de son frère Pierre à Bordeaux seront saisis ; son ami Jean-François Bourgourd sera aussi guillotiné en 1794, victime du Comité du salut public. Quesnel n'exprime-t-il pas ses sentiments en 1801, lorsqu'il chante :

La guerre a fait couler le sang
 Sur tous les points de ma patrie ;
 Jamais l'affreuse tyrannie
 N'a moins épargné l'innocent.
 Pour moi que les destins prospères
 Ont sauvé du sort de mes frères,
 Je dis en bénissant mon sort :
 Le P'tit bonhomme vit encore⁵.

Ces sentiments de colère pourraient expliquer la genèse de la pièce *Les Républicains français* qu'on attribue généralement à Quesnel.

À son arrivée à Londres, le 30 novembre 1788, il adresse une lettre émouvante à son épouse, sa chère Manon. D'abord, il relate les péripéties de son voyage :

Il n'y avait justement qu'un mois que je t'avais quittée, lorsque nous sommes arrivés à Portsmouth, après 24 jours de traversée. On ne peut guère en moins de temps parcourir un espace de près d'onze cents lieues. Il est vrai que nous avons été tellement roulés, tangués et culbutés, que, pendant tout cet intervalle, j'ai toujours eu, comme on dit, le cœur sur les lèvres. Ce malaise continu, causé par le mouvement du vaisseau, a été heureusement le seul que j'aie senti, et mes nerfs, si faciles à s'irriter, se sont tenus tranquilles.

Il ne peut guère réprimer les sentiments de joie qui l'envahissent en abordant de nouveau l'Europe :

4. Lettre du 26 février 1781.

5. «Le P'tit Bonhomme vit encor! Chanson», *La Gazette de Québec*, 22 octobre 1801, p. 2.

Cette immense capitale [Londres] qui, à plusieurs égards, ressemble à Paris, m'a rappelé l'image des plaisirs dont j'ai joui autrefois en France, et du moment que j'ai commencé à respirer l'air de cette ville, une chaleur plus vive se glissant dans mes veines, m'a semblé disposé à en jouir encore. Mais je te le dirai-je? L'idée de retourner bientôt dans notre triste pays, en me promettant d'une part la douce satisfaction d'y revoir les personnes qui m'y sont chères, me cause d'autre part un chagrin secret, puisque je ne pourrai la goûter qu'en quittant derechef, et peut-être hélas! pour toujours, la délicieuse Europe, que je pressens à mon retour être plus de deux ans à regretter. Quoique cette ville soit pour moi bien moins agréable que Paris, les jouissances qu'elle offre en tous genres me la feront quitter avec peine, et partout où j'ai été introduit, j'ai eu lieu d'être très satisfait de ses habitants.

Cependant l'esprit railleur vient toujours en surface, et il décrit les dames qu'il rencontre lors d'un dîner :

J'y dînai hier, et me trouvai placé entre deux *Ladies*, dont l'une au teint d'albâtre, au regard languissant, me frappa d'autant plus que j'y reconnus presque tous les traits de Madame *de Bonne*: c'était ses yeux, son air, ses grâces. Cette similitude avait certes de quoi me plaire. Mais de l'autre côté, je fus frappé de l'éclat de la charmante *Milady Bell*. Imagine-toi des yeux bruns, aussi brillants que doux, — le nez le mieux tourné! — la bouche la plus riante! — le teint le plus éblouissant! et le tout enfin environné d'une chevelure chiffonnée, qui semblait ajouter le dernier trait à sa beauté. Je trouvai dans ces dames toute l'aisance, l'affabilité et la vraie politesse qui caractérisent les personnes dont l'éducation a été soignée. Je n'aperçus de leur part ni sourire ironique, ni ton de protection, ni enfin de ces airs hautains et ridicules si communs dans le pauvre pays que tu habites, et qui décèlent le défaut d'éducation.

Milady Bell qui est extrêmement gaie, eut la complaisance, pour m'engager à parler anglais, de me défiler comme un chapelet le peu de français qu'elle savait. Alors, enhardi par son exemple, je commençai à bredouiller l'anglais, et, si les histoires que je leur contai furent mal rendues, du moins eurent-elles l'avantage de paraître beaucoup les amuser. Ceci m'a d'autant plus frappé en plusieurs dames que j'ai eu occasion de voir, que je n'imaginais pas que les Anglaises connussent, comme nos Françaises, cette affabilité, cette aménité qui se rencontrent si rarement chez les dames du Canada.

C'est ainsi, ma chère Manon, que, tandis qu'occupée sans cesse des soins du ménage, tes jours s'écoulent dans la retraite de ta maison, ton mari, perdant chaque jour la rouille qui commençait à le couvrir, voltige, papillonne et s'évertue auprès des Dames, et court risque enfin de redevenir galant, si Dieu n'y met la main.

En fait, Joseph Quesnel aura toujours le tour de nouer des liens d'amitié⁶. Peu de temps après son arrivée à Montréal, il rencontre

6. Parmi les témoignages de son amabilité, voici ce qu'en écrit Louis de Salaberry: «Veuillez bien agréer, Monsieur, tous mes remerciements pour la lettre si agréable

Pierre-Louis Panet. Joseph et sa femme Manon semblent se plaire beaucoup dans la compagnie de Panet et de sa femme. Pierre-Louis Panet, né en 1761, fils du juge Pierre-Méru Panet, reçoit une commission d'avocat en 1779; le 13 août 1781, il épouse Marie-Anne Cerré. Or, les rapports entre les deux couples ne vont pas durer puisque Pierre-Louis est nommé greffier de la Cour des Plaidoyers communs de Québec en 1783 et y habite jusqu'en 1795. Cependant, Quesnel entretient une correspondance suivie, pendant les premières années au moins.

Voici quelques extraits de la très spirituelle lettre envoyée le 1^{er} octobre 1783:

Je sens que votre absence nous laisse un grand vide que je ne sais pas encore avec quoi remplir. Votre maison est toujours à vendre, à ce qu'on dit, car pour moi je boude tout à fait avec elle et je ne la regarde plus. Adieu, Monsieur Panet, je vais avec votre permission causer un peu avec Madame.

Bonjour, Madame, comment vous portez-vous depuis votre jolie maladie? J'espère que vous êtes bientôt entièrement rétablie; que vous avez repris des couleurs et qu'enfin vous dormez et mangez bien. Si vous ne jouissiez pas encore de tous ces avantages du moins nous vous les souhaitons tous. Quant à nous ce que nous désirerions beaucoup serait de vous voir revenir; nous accourrions avec bien de la joie à votre ancienne demeure si nous apprenions que vous fussiez de retour. Mon Dieu que cette maison est triste aujourd'hui! Je crois qu'on ne passe plus par là, ces fenêtres fermées, ce jardin désolé ou languit cette aimable violette que vous cultiviez; tout cela a un air de deuil qui me serrerait le cœur si j'avais la témérité de passer par là.

Je partage la joie que vous avez d'avoir un fils encore; ah que je désirerais bien de vous accompagner à Ste Foye lorsque vous l'irez voir! Mais ce n'est plus pour nous qu'est fait ce plaisir. Nous nous flattons du moins que vous ne nous oublierez point. Pour vous, Madame, vous n'avez rien à craindre de l'oubli, de la part de ceux qui ont eu l'avantage de vous connaître. Manon et moi vous saluons derechef [...].

J'ai vu de loin ce pauvre chat auquel vous avez si généreusement accordé l'hospitalité; le pauvre petit me paraît triste et m'a l'air de regretter beaucoup la perte de sa bonne maîtresse.

Cependant, la vie n'est pas sans peine et dans la douleur immense causée par le décès de sa fille Lucie, son premier enfant, il écrit à son ami, le 1^{er} janvier 1784:

que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Une correspondance comme la vôtre ne peut être qu'infiniment précieuse, et inspire une vraie reconnaissance. (Lettre du 14 janvier 1805).

Depuis [votre dernière lettre], nous avons eu le sensible chagrin de perdre notre pauvre petite Lucie et de la voir expirer pleine de vie si j'ose m'exprimer ainsi. A une inoculation trois fois répétée sans aucune apparence d'effet succéda enfin une petite vérole naturelle ou inoculée, d'une espèce dangereuse et compliquée de rougeole. A tout ceci elle avait résisté, mais l'humeur rentrant subitement et se fixant sur ses poumons par l'ignorance ou négligence du médecin, nous nous vîmes ravir en quelques heures l'objet chéri de quinze mois de soins et de sollicitudes.

Est-il donc surprenant que Quesnel s'en prenne aux médecins dans des épigrammes?

Antonius le médecin
 Certes n'est pas un assassin;
 A plusieurs de ses camarades,
 On peut ce titre reprocher,
 Mais lui ne tue point ses malades,
 Il ne fait que les écorcher⁷.

La lettre continue :

Manon a remplacé cette perte avec une autre petite fille encore qui je crois a actuellement la petite vérole mais avec des symptômes moins dangereux. La mort de notre petite a terminé le ravage que cette cruelle maladie a causé en cette maison. Le petit panis de M. Blondeau a été la première victime; Françoise la domestique la seconde et Lucie la troisième. Ainsi quelque peu d'humanité qui reste encore aux assassins qui les premiers ont fait venir le germe de cette maladie ils doivent avoir a se reprocher la mort de près de 500 enfans des environs, depuis environ trois mois.

À une époque moins trouble, le 12 octobre 1783, Quesnel avait parlé de façon insouciante de l'inoculation :

Il n'est question ici [c'est-à-dire à Montréal] que d'inoculation; je ne sais d'où est venue cette terreur panique qui détermine tant de gens à se faire inoculer. Ce mot est si nouveau encore parmi le peuple qu'ils le mettent à toute sauce et le prononcent de cent manières différentes excepté comme il faudrait. Ils entrent chez M. Jobert [médecin], «Monsieur je vous prie de vouloir bien censonner ma fille»; un autre l'avait faite acculer et un autre pis encore; enfin c'est une chose risible que la manière dont ils estropient ce pauvre mot.

Le décès de plusieurs enfans des suites d'épidémies l'incite à déménager à Boucherville autour de 1790: il entend alors habiter un coin de pays plus sain.

7. «Épigramme contre un médecin», Jeanne d'Arc Lortie avec la collaboration de Pierre Savard et Paul Wyczynski, *Les Textes poétiques du Canada français 1606-1867*, volume 1: 1606-1806, Montréal, Fides, 1987, n° 257.

Dans sa lettre du jour de l'An 1784, après les nouvelles des décès, Quesnel trouve encore moyen de rire quelque peu des mœurs :

Je vais finir, car je craindrais que cette longue lettre ne vous tombât entre les mains dans un temps où vos occupations vous appelleraient ailleurs, mais alors donnez-la à Madame qui aura la bonté de la lire et de vous informer qu'elle ne contient rien d'intéressant. Les nouvelles de cette ville ne le sont réellement pas beaucoup, tout consiste en quelques mariages et quelques enterrements. Le petit Foretier fut enterré dernièrement et Madame Laignier vient de mourir. Voilà de ce dernier article ce qui se présente ma mémoire. Quant aux mariages, il est question de celui de M. Jean Bouthillier et mlle Raimbault, de M. la Forme et mlle Hervieux. Je ne sais positivement s'ils auront lieu, mais on en parle. Un autre plus certain quoiqu'on en ait moins parlé est celui de M. Côté et mlle Angélique Blondeau mariés depuis huit jours dans ma chambre devant deux témoins sans que l'affaire ait encore transpiré. Quand je dis dans ma chambre je veux parler du contrat qui s'y passa ; ils reçurent la bénédiction du Revd père Récollet à 10 heures du soir. Tout ceci s'est fait mystérieusement pour prévenir un charivari dont on l'avait menacé en cas qu'il se mariât avant la fin de l'année de deuil ; j'espère que vous ne lui en ferez point, et voilà pourquoi je vous le dis.

Quesnel partage avec Panet un goût du théâtre. Dans une lettre du 9 février 1784, il parle longuement de son amour pour cet art :

[...] le Bal et quelques repas sont à peu près les seuls passetems dont on jouisse. Nous allons au Bal tous deux, mais quant aux festins ce n'est point là mon goût.

La Comédie serait pour moi comme elle est pour vous le plus agréable amusement, mais pour voir rétablir ici notre Théâtre, nous attendons votre retour. Nous avons eu pourtant une espèce de farce jouée dernièrement dans les Rues à dix heures du soir. Des Anglais qui en étaient les Acteurs en avaient vêtu un de paille, habit comme vous voyez très combustible. Deux Diables paraissaient le traîner armés chacun d'une torche allumée prêts à lui mettre le feu au derrière. Le patient s'écria douloureusement : — Eh Messieurs les Diables ! pardon, non, je ne le ferai plus, laissez-moi aller je vous prie. A quoi ceux-ci ne répondaient qu'en continuant de le traîner. Les passans ne savaient ce que cela signifiait, mais l'auteur avait fait habilement venir d'autres acteurs qui jouaient les rôles de survenans et demandaient au damné ce qu'il avait fait. — Rien, Messieurs, j'ai seulement battu ma femme. — Et pourquoi ? parce que je suis un vilain jaloux. — Et de qui ? — de Mr... Comment vous appelez-vous ?... Taylor. — Quel est votre Beau-père ? — Mr. Beek, &c... c'est ainsi que nous avons été instruits de ce monstre d'iniquité. Cette farce néanmoins a tellement opéré sur notre homme qu'on prétend que depuis ce tems-là il ne lui a pas seulement donné le plus petit coup de pied au cul. Je suppose que vous saviez le mariage de Mr. Taylor et une des Dllles Beek. [...]

Il nous reste encore deux lettres envoyées à Panet en 1785. Cette série de six lettres écrites entre 1783 et 1785 fournit un témoignage

unique des goûts et des sentiments de Joseph Quesnel. À son retour de voyage en Angleterre et en France, Quesnel et un groupe d'associés commencent l'importation de vin via la maison Baignoux Quesnel de Bordeaux. Dans les lettres essentiellement d'affaires avec son frère, Quesnel trouve moyen de glisser des mots qui témoignent de sa sensibilité. Le 18 octobre 1790, malgré l'annonce des difficultés à rembourser les dettes contractées, Quesnel promet de s'en occuper. Il ajoute :

J'ai engagé le Capt. d'un des vaisseaux qui vient ici chaque année à se charger de deux manchons de peaux d'ours, qu'il m'a promis de faire passer à Londres et d'en sauver les droits, en conséquence j'écris à Mr. Pecholier auquel je les adresse de vouloir bien s'en charger et de concerter avec vous sur les moyens de vous les faire parvenir sans droits. Je souhaite qu'ils vous parviennent heureusement.

Joseph lui annonce aussi son intention de partir l'année suivante :

J'ai formé le dessin d'aller le printemps prochain au Détroit, petite ville ou village situé entre les Lacs Érie et Ontario avec une couple de Batteaux chargés, cela pourrait contenir environ 30 à 35 Barriques que l'on échangerait contre des pelletteries, car il n'y a point d'argent là. C'est un voyage d'environ 300 lieues sur les lacs et les rivières pour aller seulement, mais cela se fait assez facilement.

Enfin, le 20 mai 1791, Quesnel écrit à la hâte à son frère et annonce son départ, fournissant une description émouvante du voyage en perspective :

Je suis pressé et puis rien vous dire de plus. Mon canot m'attend au bout de l'isle de Montréal. Adieu, je vais m'embarquer sur ma frêle navire chargée à couler bas et c'est ainsi que sur une faible écorce je vais hasarder avec bien d'autres mon bien et ma vie au travers de mille périlicities qu'un Européen ne penserait jamais qu'on voulut hasarder de franchir. Si à Michilimakimac je puis trouver une occasion favorable de me défaire de mes marchandises j'espère de revenir cette automne et alors je vous donnerai de mes nouvelles. Mais dans le cas contraire je vais hiverner dans le haut du Mississipi parmi les Nations Sauvages plus éloignées de Montréal que Montréal n'est de Bordeaux et si je suis assez heureux que de réussir je viendrai dans quinze à seize mois et vous instruire alors de ma situation. Puissiez-vous alors être récupéré de vos pertes par l'heureux succès des affaires que vous recommencez.

Le voyage est long et pénible ; mais ce n'est pas la première fois qu'il l'accomplit.

Il nous reste une lettre que sa femme lui envoie pendant un autre voyage au Nord-Ouest, écrite un samedi soir, le 2 juin (probablement en 1787, quoique l'année ne soit pas donnée). Au début, elle indique le chemin qu'il doit parcourir, remontant la rivière des Outaouais jusqu'au lac Nipissing :

J'ai reçu avec un grand plaisir les trois lettres que tu m'écris de la rivière du Moine. Je n'avais encore reçu aucune nouvelle depuis le pied du Longsault et celles-ci étaient écrites depuis neuf jours. Tu peux juger si elles ont été bien reçues. Je vois que tu te portais bien malgré la misère, et il me semble que tu avais été assez vite pour le mauvais temps que tu as eu jusqu'à lors. Je prie Dieu que ton voyage puisse être heureux jusqu'au bout.

Manon passe quelques semaines à Varennes, sur la Rive sud :

J'ai eu le plaisir de voir maman toute la semaine avec Auguste. Nous avons bien parlé de toi. A mon particulier je t'aurais bien désiré à la promenade que nous avons faite hier dans les concessions avec Madame Beaubien et le vicaire et le plus beau temps du monde, mais tu étais bien loin de nous. Maman part demain et comme je crois qu'il partira des canots la semaine prochaine, je profite de l'occasion du moment pour t'écrire. Je vais payer le plaisir que j'ai eu à la voir par l'ennui, mais je tâcherai d'aller en ville dans trois semaines.

*
**

Dix ans plus tard, une autre série de lettres, cette fois adressées à John Neilson, l'imprimeur le plus important de la colonie, nous fournit des témoignages de l'intérêt que Quesnel porte à son œuvre, mais aussi des difficultés de l'édition. Lorsque Neilson lance, en décembre 1802, une revue mensuelle bilingue, *The British-American Register*, Quesnel s'empresse de lui envoyer des poèmes et des textes en prose. Malheureusement, le 2 juillet 1803, après 26 semaines, Neilson doit avertir les abonnés qu'il ne peut en assurer la publication, faute d'un appui suffisant du public. Un dernier numéro doit sortir le 6 août. À l'annonce de la disparition de la revue, Joseph Quesnel lui écrit le 12 juillet 1803 de sa retraite à Boucherville, pour lui témoigner de sa peine. Les contacts reprennent en 1805 lors de la présentation de *Colas et Colinette* à Québec. À cette occasion, Louis de Salaberry suggère à l'imprimeur la publication des œuvres de Quesnel. En même temps, Neilson publie l'« Adresse aux jeunes acteurs du théâtre de Québec⁸ ». Par la suite, Quesnel entretient une correspondance avec Neilson ; il existe onze lettres écrites entre 1803 et 1809, année du décès de Quesnel. La lettre du 12 juillet 1803 marque véritablement le commencement de cette correspondance.

Nous avons vu avec peine sur le dernier numéro de votre papier hebdomadaire que faute de matières vous étiez obligé d'en interrompre le plan

8. Voir la lettre de Louis de Salaberry du 14 janvier 1805.

et d'en remettre la publication de tems à autre seulement. Il est triste qu'en un pays de l'étendue de celui-cy un papier tel que le vôtre ne se puisse soutenir; il est plus triste encore que ce soit par une semblable cause.

[...] Avec du goût, une bibliothèque et quelque loisir, il n'était donc pas impossible de fournir pour chaque numéro l'article de la littérature qui eut été précédé des matières politiques qui fournissent les gazettes étrangères. Si on ajoute à cela quelques morceaux d'un genre plus généralement utile concernant les loix, la morale, la religion, la philosophie etc., et enfin quelques productions originales des personnes à talents de ce pays. [...] Les amateurs des lettres et qui ont à cœur le bien de leur pays regretteront surtout que vous n'avez pas été assez secondé pour le continuer. Quant à moi je n'y ai pas participé autant que je l'aurais désiré mais le genre frivole n'étant pas goûté de tout le monde j'ai cru devoir souvent m'abstenir de surcharger de mes petits ouvrages un papier qu'il était plus juste de remplir de matières plus intéressantes. L'accueil flatteur que vous avez fait néanmoins à ceux que je vous ai envoyés m'encourage à ne pas tout à fait abandonner la partie et à hasarder de tems à autre quelques bagatelles qui je soumettrai toujours à votre inspection.

La correspondance entre Joseph Quesnel et John Neilson, de 1807 à 1809, fournit par ailleurs certains détails sur les problèmes liés aux premières publications musicales. Elle porte sur son opéra-comique, *Colas et Colinette ou Le Bailli dupé*. À sa première lettre de la série, datée du 18 mars 1807, Quesnel écrit: «Ayant été informé par quelques amis que vous vous étiez chargé de l'impression de *Colas et Colinette* avec la musique, j'ai crû nécessaire de vous prier de vouloir bien me faire part de votre plan à cet égard.» L'auteur se réjouit bien sûr de voir que l'on considère son œuvre digne de publication. Mais il avertit l'éditeur que le manuscrit était probablement truffé d'erreurs. Ceci lui fournit l'occasion de remémorer son expérience désagréable lors de la représentation de son opérette à Québec au printemps de 1805:

[...] Quant à la musique, il est impossible pour modèle de se servir de la copie que vous avez eu la complaisance de me laisser. Les ariettes y sont assez exactes mais les duos n'y sont pas reconnaissables; les deux parties y sont croisées de manière à former une cacophonie la plus complète. S'ils ont été exécutés tels qu'ils existent sur cette copie, il y avait de quoi faire fuir du théâtre tous les spectateurs, mêmes les moins sensibles aux accords de la mélodie. Il est à présumer que celui qui a fait cette copie n'a aucune notion de la musique.

[...] Il a été très peu flatteur pour moi et sans doute très désagréable pour les messieurs et dames de Québec, que la musique, qui dans cette pièce est une partie aussi essentielle au succès de la pièce que les paroles, que la musique, dis-je, ait été écorchée d'une manière si barbare. Il eut cent fois mieux valu se passer d'instruments et que les voix seules

exercées avec précision eussent chanté sans aucun accompagnement, plutôt que de les faire jouer par des clarinettes criardes et des cors étourdissants. Je vous avoue que je n'ai pas digéré ces maudites clarinettes, je les ai sur le cœur.

Il souhaite avoir la possibilité d'apporter des corrections à l'ouvrage avant que celui-ci n'aille sous presse. Le dialogue de la pièce étant entrecoupé d'ariettes, Quesnel demande à l'éditeur, dans la même lettre, si ce dernier compte imprimer l'œuvre entière sous forme de partition, c'est-à-dire en disposant dans l'ordre la musique et les dialogues, ou s'il a «dessein de graver en cahiers séparés le chant et les parties d'accompagnement». Les commentaires de Quesnel, le 6 avril 1807, à la réception d'un exemplaire de la partition soumis à son approbation avant gravure, sont cependant loin d'être favorables. Quesnel fait donc parvenir à Neilson un manuscrit de meilleure qualité.

La correspondance entre l'auteur et son éditeur se poursuit sporadiquement pendant plus de deux ans. Neilson envoie des épreuves de la pièce et Quesnel les retourne corrigées jusqu'au moment où notre poète doit avouer qu'il en a perdu tout un jeu, dans une lettre du 21 avril 1808 :

Ne soyez point surpris de ne point recevoir l'épreuve du sixième cahier par ce courrier. Je reçus cette épreuve il y a trois jours et après l'avoir corrigée je partis pour venir ici où d'autres affaires m'appelaient, me proposant de remettre le paquet moi-même à Mr Brown [il s'agit du propriétaire de *La Gazette de Montréal*]; mais il est à croire que le mouvement de la voiture dans des chemins affreux l'ont fait sortir de ma poche d'habit, car elle s'est trouvée perdue ainsi que d'autres dépêches que j'avais mises dans la même poche; en sorte que n'ayant rien pu recouvrir, quoi que j'ai envoyé quelqu'un immédiatement pour parcourir la route que j'avais fait, je suis très fâché d'être obligé de vous annoncer ce contretemps en vous priant de m'en envoyer un autre le plutôt possible ou même deux ensemble s'il est possible afin de regagner le temps perdu.

Puis, le 10 février 1809, Quesnel écrit à Neilson pour s'informer de sa santé et pour savoir «si vous avez réussi dans votre entreprise touchant la gravure des ariettes de *Colas et Colimette*». Neilson lui avait promis d'envoyer des épreuves pour qu'il les examine, mais comme il n'avait rien reçu, Quesnel se demandait si, «n'ayant pu peut-être vous procurer cet ouvrage comme vous le désiriez, vous avez pris le parti d'abandonner ce projet ou de le faire exécuter ailleurs». Quesnel lui annonce cependant le 10 avril 1809: «Je viens de recevoir l'épreuve de musique que je trouve aussi bien gravée qu'il est possible. Cet essai doit assurément faire honneur à la personne qui l'exécute, vu

que cela ne le servit guère mieux en Europe; et les amateurs doivent vous savoir gré monsieur d'avoir encouragé et fait naître en ce pays-ci un art qui sans vous y aurait été sans doute encore long temps inconnu.» Il fait des suggestions pour la mise en pages et apporte certaines corrections dans la notation, tout en craignant d'abuser de la patience de l'éditeur, mais exprime pour finir sa bonne volonté et ses félicitations: «Je désire néanmoins que vous ne vous ralentiez pas désirant beaucoup tout ce qui peut contribuer au succès de votre entreprise; et que ce que vous avés fait déjà à cet égard promet plus qu'il n'était possible d'espérer [en] ce pays ou l'on n'avait avant cette époque aucune idée de graver de la musique.»

Quesnel meurt en juillet de cette année-là et Neilson abandonne le projet. Le texte de *Colas et Colinette* paraît enfin en 1812; il est cependant daté de 1808, et *La Gazette de Québec* explique ainsi, le 12 avril, le délai dans sa publication: «La publication en a été retardée dans l'espérance d'y ajouter la musique, mais plusieurs essais pour la faire graver d'une manière convenable ayant manqué... on a enfin obtenu la permission de le publier sans musique.» Il a fallu attendre plus de 150 ans pour voir paraître la partition de *Colas et Colinette*, grâce aux soins du compositeur Geoffrey Ridout. La mort soudaine de Quesnel l'aurait empêché aussi de réaliser l'ouverture qu'il avait promise à Neilson. C'est encore Ridout qui a dû l'écrire à partir des thèmes de l'œuvre.

Le souvenir de Quesnel demeure vivant après sa disparition subite. En 1830, Michel Bibaud rend un vibrant témoignage au poète disparu depuis plus de 20 ans: «Il n'est aucun Canadien tant soit peu instruit, qui n'ait lu au moins quelques unes des productions de feu Mr. Joseph Quesnel.» À la fin du siècle, Benjamin Sulte, avec beaucoup de lucidité, fixe bien le rôle de Quesnel: «Nous lui devons la principale part du réveil littéraire que l'on remarque à partir de 1788 dans notre pays.» Pastichant tour à tour Boileau, Ronsard ou Molière, Joseph Quesnel demeure tout de même un écrivain du xviii^e siècle, dont l'œuvre intéresse surtout comme témoignage. La correspondance de cet homme d'un goût raffiné et d'un style spirituel nous permet de mieux apprécier le climat socioculturel au tournant du xix^e siècle.